

Voir, c'est pouvoir

Essayer de disséquer l'œuvre d'un·e artiste, qu'il soit peintre, auteurice, réalisatrice ou que sais-je encore, voir au-delà des apparences pour en tirer un message cohérent, faire croire ou croire détenir la clef pour « comprendre » est assez malhonnête. Je ne l'ai jamais dit à mes collègues universitaires (et j'espère qu'ils ne croiseront jamais ce texte), mais je considère au moins un tiers de ce que j'écris comme une sorte d'escroquerie.

Une œuvre d'art charrie un flot d'expériences, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, une pensée propre à l'artiste, et donc un avis singulier. Une œuvre d'art, c'est la représentation à un moment T de la subjectivité en constant devenir d'un être humain. Certes, un sujet est représenté, mais comment et pourquoi il est représenté est tout aussi important.

Et évidemment, la personne qui commente l'œuvre – moi en l'occurrence – en tant qu'être humain, a, elle-aussi, ses propres expériences, sa pensée, son avis et sa propre subjectivité. Ce genre d'exercice est donc la rencontre de deux êtres humains et ce qui en résulte n'engage en rien l'artiste. Le commentaire est donc par essence métissé : via mon prisme qui n'est pas celui de l'artiste, je transforme l'œuvre, je me l'approprie et je lui donne un sens qui, si ça se trouve, n'était pas du tout celui prévu à l'origine.

Pourquoi cette mise en garde ? Parce qu'Aurélia Gritte est bien consciente ce que je viens d'expliquer. Comme elle le dit elle-même : elle préfère que la personne qui regarde son œuvre crée sa propre interprétation. En cela, elle respecte la liberté des individus face à ses productions. Et c'est tout à son honneur. D'autant plus que la liberté fait partie des thèmes qu'elle traite.

Hélas, pour vous comme pour moi, le texte que vous vous apprêtez à lire ne peut user de cette forme de respect : il vous orientera, vous donnera une manière de voir et donc vous manipulera plus ou moins. En somme, et croyez-le ou non, j'en suis foncièrement désolé, il apposera une sorte de pouvoir sur vous. Mais cela tombe bien, ce pouvoir, c'est aussi l'un des thèmes de l'œuvre d'Aurélia.

C'est aussi pourquoi, je ne respecterai ni la volonté de l'artiste ni la liberté de ceux et celles qui apprécient, pour leurs propres raisons, son art. Le fait même d'écrire ce texte m'y force.

(Mais au fond, Aurélia, tu savais que j'allais poser problème, non ?)

Je vous propose dans le texte qui va suivre une sorte de promenade dans l'univers de l'artiste via quelques-unes de ses œuvres. Je traiterai certains thèmes perçus : le pouvoir, les moyens de s'en préserver et les victimes de ce pouvoir. Sont-ils vraiment ceux qu'elle a traités ? J'ose le croire. Y verrez-vous les mêmes ? Ce sera à vous de juger. Dans tous les cas, vous ne lirez que mes propres interprétations. Je les assumerai pleinement en me permettant de rédiger à la première personne du singulier, légère transgression à la norme universitaire que l'on m'a inculquée.

Des oiseaux et du pouvoir

Le pouvoir, le plus souvent chez Aurélia, appartient à des figures aviaires, par exemple comme celle sur l'affiche de l'exposition. Regardons-la...

Je dois avouer que je ne connais rien aux oiseaux. Cependant, quelques outils théoriques vont me permettre, si ce n'est d'y voir plus clair, en tout cas de créer ma propre interprétation.

Lors d'une courte correspondance où j'ai essayé d'influencer le moins possible l'artiste, celle-ci avait noté le verbe « observer ». Un oiseau vole et observe de haut. Elle ne le savait pas encore, mais elle venait d'orienter toute ma pensée, voire de la manipuler.



Mais reprenons. Les oiseaux dans les œuvres d'Aurélia portent des sortes de couronnes, constituées de pics fichés dans leur crâne. Ce sont des rois et des seigneurs.

Celui qui nous intéresse ici repose sur des obus et des écrans. Ceux-ci, qu'ils soient d'ordinateur ou de télévision, nous rappellent la manipulation des médias. Quant aux obus et aux munitions, ils nous évoquent la violence associée généralement aux guerres, mais aussi, en cette période de conflits sociaux généralisés, aux manifestations.

En somme, nous voyons ici un seigneur, dont le pouvoir repose sur la manipulation et la violence, et par association, sur la punition. Or une violence exercée est une forme de dressage. Dans le cas d'une manifestation, l'on pourrait résumer par « restez chez vous ou sinon, nous vous tirons dessus ». Une mesure disciplinaire, en quelque sorte... Or la discipline, qu'elle soit bonne ou mauvaise, construit un sujet. Elle inculque ce qui doit être fait (rester chez soi) et ce qui ne doit pas être fait (manifester), une manière d'agir, de penser et d'être au monde.

Les médias sont similaires. Certes, ils nous délivrent un message et celui-ci peut être accepté ou non. Mais ils structurent aussi notre manière de penser, de vouloir, de consommer et de considérer autrui. Il ne suffit pas de savoir que *Big Brother* nous parle. Si ce n'était que ça, l'on pourrait se contenter de ne pas l'écouter. Mais *Big Brother* nous fabrique aussi. Tout comme la voiture ou l'imprimerie modifie les conceptions de notre environnement quotidien (celles des distances dans le premier cas et celles du savoir et de sa diffusion dans le second), les médias aussi (un exemple ? J'espère que vous « likerez » mon texte...). Et en cela, ils sont eux aussi disciplinaires : ils construisent un sujet. Évidemment, ils sont plus « soft » qu'une grenade ou une balle, mais n'en sont pas moins efficaces.

Évidemment, cela nous rappelle un autre oiseau, celui piétinant et tenant entre ses serres des concepts tels que « droits des enfants » ou « État de droit ».



En le représentant en marionnettiste, Aurélia le montre pour ce qu'il est : un manipulateur. Cependant, ces oiseaux ont-ils encore besoin de manipuler, comme cette peinture le sous-entend ?

A-t-on besoin de tirer les ficelles d'un être humain qui pense déjà comme nous ? La pensée des oiseaux se veut hégémonique. Elle est une norme adoptée par la majorité, sans forcément que celle-ci soit contrôlée. Et ceux et celles qui ne s'y plient pas sont jugé·es « inadapté·es » (comme nous le fait comprendre plus bas ce panneau tenu par une chimère oiseau-poulpe).

L'oiseau et son pouvoir reposent donc sur des moyens disciplinaires.

Et l'oiseau observe de haut...

Il scrute, voit et juge. Il trie les normaux et les anormaux.

Voir, c'est déjà une forme de pouvoir.

Voir, c'est déjà disciplinaire. Se savoir être observé fixe une conduite, une manière d'être.

Voir, c'est potentiellement construire un sujet. Peut-on alors échapper à la vue des rapaces représentés ?



Peut-être... si l'on regarde ce tableau où une femme a le visage peint afin d'empêcher toute reconnaissance faciale. Les caméras qui l'entourent ne sont que le prolongement du regard des oiseaux et, par ses peintures, le sujet devient alors, à sa manière, invisible.

Mais la personne est-elle réellement un sujet libre ? Peut-elle réellement faire comme si ces caméras n'existaient pas ? Il me semble que non. Elle a décidé de se peindre le visage. Elle fait avec les caméras, avec le regard de l'oiseau. En somme, elle a déjà été fabriquée. Elle fait avec le pouvoir, mais celui-ci n'a pas été aboli. Croire que se cacher est synonyme de liberté ? Non. Nous savons que le danger est constant. Nous sommes obligé·es de faire attention, de vivre dans un état de peur permanent. Solution au mieux temporaire, mais non définitive. Dans tous les cas, le mal est déjà fait.

Alors suffit-il de démasquer l'oiseau, mettre à nu le roi, comme l'artiste le fait explicitement dans une de ses œuvres ?



Démasquer le pouvoir est toujours utile. Démasquer le prince, c'est potentiellement l'empêcher de s'envoler pour qu'il puisse nous surveiller de haut. C'est lui mettre les pattes dans le béton. Ainsi, il ne pourra plus nous trier, distinguer qui sont les adapté·es et les inadapté·es. Mais beaucoup d'entre nous, en France, voire en Europe, voire en Occident, sommes nos propres marionnettistes... Nous sommes autant, voire plus, fabriqué·es, formaté·es que manipulé·es. Affirmer que l'oiseau est à l'intérieur de nous serait faux ; il suffirait de l'en chasser. Mais non. Nous sommes nos propres oiseaux. Alors nous devons devenir autre et apprendre à vivre différemment.

Des refuges

Projet ambitieux donc... Et qui demande du temps. Pour l'instant, nous avons besoin de circuler, et cela, des peintures sur le visage peuvent nous y aider. Cela nous permet d'échapper, de manière temporaire, au regard de l'oiseau. Mais c'est encore vivre dans la peur. Nous avons besoin de territoire non vu. Et ça, c'est, selon moi, la fonction du refuge, un thème récurrent chez cette artiste.

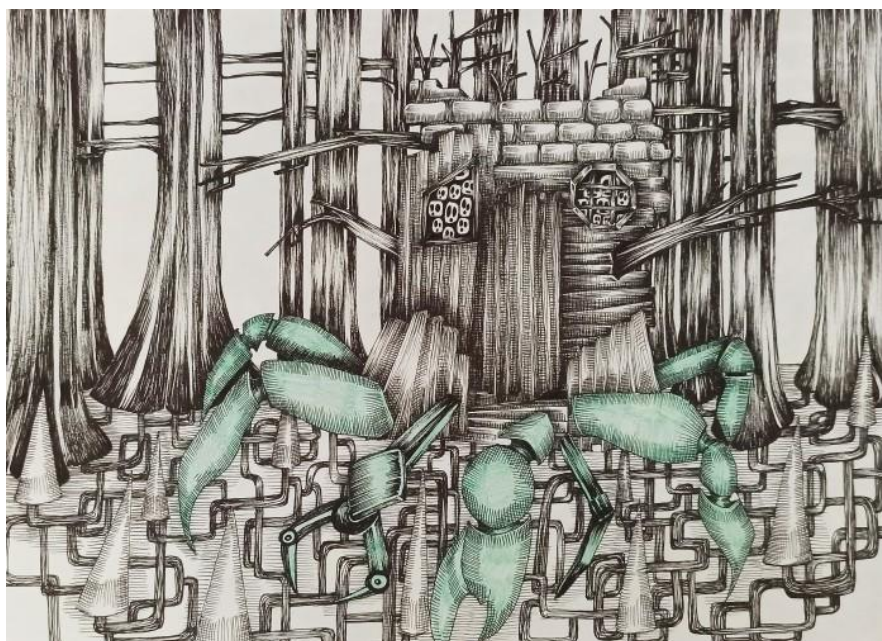


Prenons cette image, assez représentative des divers refuges que l'on retrouve dans son œuvre : une cabane dans un arbre. De son « aveu » même, elle considère les arbres comme des refuges. Les deux permettent de se cacher du regard des oiseaux. D'autant plus que grimper permet de se mettre à leur hauteur et de leur devenir égaux.

Il y a cependant quelque chose qui me « dérange » dans cette image : j'y vois des pics blancs. En admettant que cela soit bien des pics, nous ne savons pas s'ils sont présents pour empêcher l'intrus d'attaquer ou, *a contrario*, pour maintenir les habitants à l'intérieur. De la même manière, j'ai l'impression que l'une des fenêtres a été barricadée. Pour empêcher d'entrer ou de sortir ?

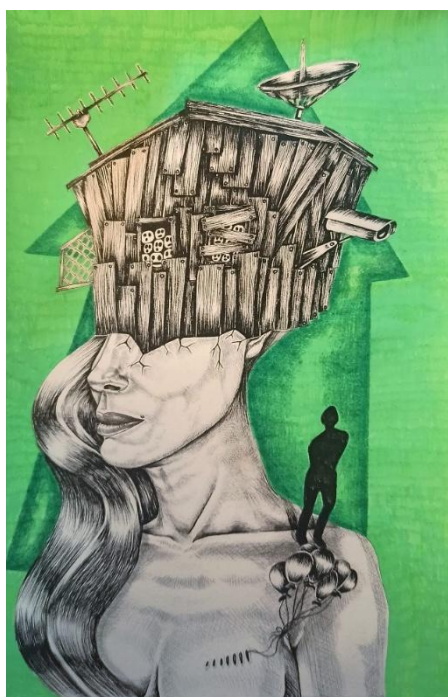
L'un des problèmes récurrents d'une logique de « forteresse », qu'elle soit symbolique ou non, me saute ici aux yeux : certes, elle défend de l'adversaire, mais elle empêche tout autant de fuir et interdit une quelconque forme de mobilité. Sans trop assommer à coups de références, un sociologue, Jean Baudrillard a souvent expliqué que la forteresse était un modèle de défense caduque depuis les années 1960. Selon lui, les attaques sont maintenant virales, fluides et il faut, pour s'en défendre, être à leur image. En somme, la forteresse pose plus de problèmes aujourd'hui que de solutions.

Le refuge d'Aurélia me rappelle ces forteresses. Nous y sommes enfermé·es sans réelle possibilité de fuir.



L'on pourrait me dire que de nombreux refuges d'Aurélia sont mobiles, juchés sur des pattes de crustacés rappelant le bernard-l'ermite. Certes. Mais si nous regardons l'œuvre ici, nous verrons que là aussi, l'une des fenêtres laisse assez peu de moyens de sortir.

En somme, que l'enfermement soit mobile ou non, il reste un enfermement. Je ne peux alors m'empêcher de penser à cette femme déjà vue, celle avec les peintures sur le visage. Certes, elle est mobile, mais elle vit encore dans la peur du pouvoir. Nous avons vu que cette solution ne peut être que temporaire. Avec la cabane sur pattes, notre interprétation devient plus précise (et plus effrayante) : la solution DOIT être temporaire.



Cette œuvre confirme qu'il existe bien une sorte de similarité entre l'individu, telle la femme aux peintures, et le refuge.

Ici, l'on retrouve la maison barricadée dans la tête d'une femme. Certes, l'on peut faire l'hypothèse qu'elle est mobile et ses pensées invisibles, comme la femme au visage peint l'était pour les caméras. De plus, l'on pourrait imaginer que son espace mental est une sorte de refuge inviolable. Mais là encore, la fenêtre est barricadée. Quant à la porte, elle n'existe pas. En somme, très métaphoriquement, elle est enfermée à l'intérieur de son crâne.

Je me doute que cette expression peut poser problème à certain·es, néanmoins, elle me paraît pertinente ici. J'écrivais que nous devions devenir autre et apprendre à vivre différemment. Pour ce faire, il faut rompre avec des conduites, des habitudes, un apprentissage que la société nous a imposés, mais aussi que nous nous sommes nous-mêmes imposé·es. Il faut donc sortir de soi-même. Le refuge, la solution temporaire à un problème, devient alors lui-même le problème.

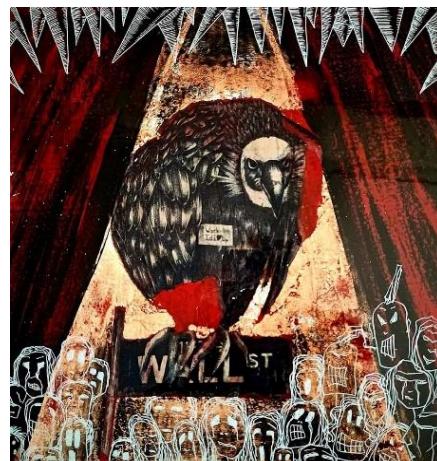
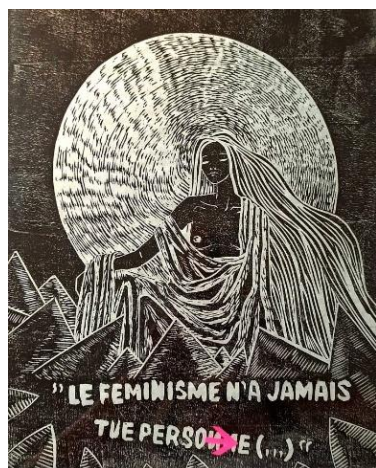
Sommes-nous donc condamné·es à aller d'un problème à un autre, sans aucune possibilité de sortie ? Je ne le crois pas. J'associe les ballons sortant du corps, en bas sur la droite du tableau, avec cette sortie de soi-même. Ils représentent cette possibilité de nouvelle liberté apprise. Néanmoins, cette ombre noire me fait vite déchanter. Sorte de mauvaise conscience tout droit sortie d'un dessin animé, elle empêche les ballons de s'élever et nous maintient dans la pesanteur d'être soi et uniquement soi.

Cependant, cette mauvaise conscience n'est pas autonome. Elle fait partie des normes que nous avons apprises, elle est le fruit de la discipline qui nous a été imposé. Là encore, l'ennemi est aussi bien extérieur, la caméra ou l'oiseau, que soi-même. Problème : si se cacher aux yeux de l'oiseau est possible, l'on ne peut se cacher à soi-même.

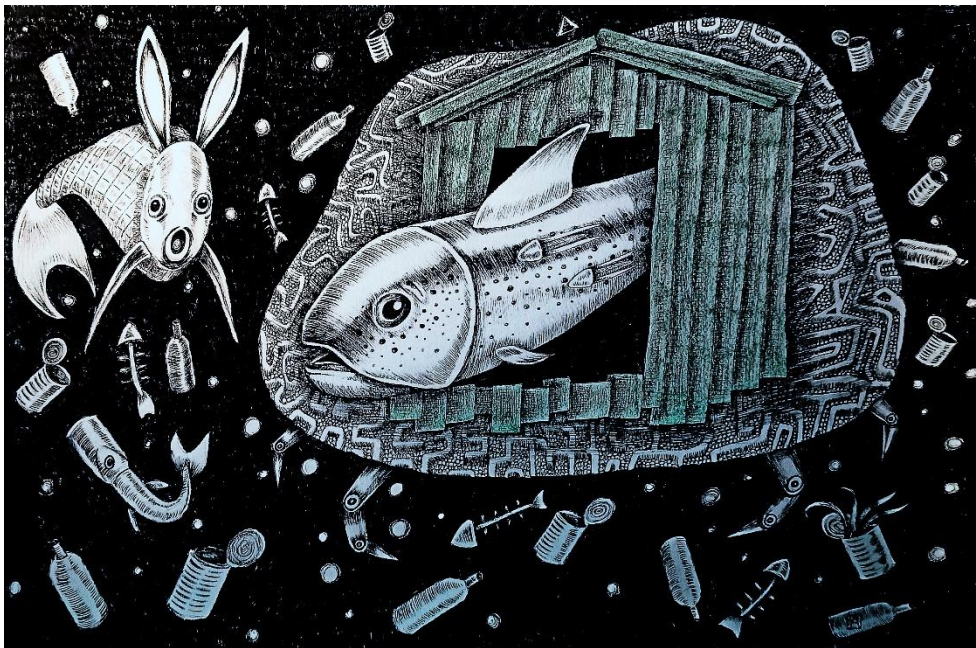
Devenir autre est donc un combat aussi contre soi. Ce que j'appelais innocemment une sortie de soi-même est bien plutôt un arrachement, une rupture douloureuse avec un état, certes morbide, mais qui a le mérite d'être confortable.

Les victimes

Les deux œuvres que nous avons commentées (la femme au visage peint et la femme enfermée dans son crâne) représentent *a priori* des femmes. Il est évident que le travail d'Aurélia se situe dans une perspective féministe ; l'oiseau représente aussi bien la personne physique du prince qu'un pouvoir capitaliste (l'oiseau régnant sur Wall Street) mais aussi patriarcal.



Toutefois, il serait réducteur de limiter la pensée de l'artiste au seul féminisme. Elle traite dans son travail aussi d'écologie : nous remarquons souvent des environnements pollués ou dévastés.



Par exemple, ici, nous voyons un océan pollué. Attardons-nous dessus et voyons comment cela résonne avec ce qui a été dit précédemment.

En plus de la pollution générale et des arêtes, je vois deux poissons.

On sort du refuge. Étonnamment, pour moi, il y a quelque chose d'agréable à la vue de ce poisson. L'environnement est hostile, voire mortel, et pourtant, il fait le choix de ne pas être enfermé. Peut-être y reviendra-t-il. Ou non. Nous ne le saurons jamais. Toutefois, il incarne la caractéristique temporaire du refuge que j'ai déjà soulignée. Malgré le danger, il fait le choix de la liberté et donc du devenir.

Un autre m'intrigue. Je me dois de vous l'avouer : non seulement je n'y connais rien aux oiseaux, mais je ne connais rien non plus aux poissons. Mais, à ma connaissance, peu d'entre eux arborent des oreilles de lapin. Ce poisson est un mutant. Il ne respecte pas ce que l'on attend d'un poisson : il est anormal. Il est même ce que l'on pourrait qualifier de monstre.

L'une de mes questions saugrenues à l'artiste portait sur le temps. Ses sujets sont-ils changeants, en mouvement, pris dans une durée ? Je peux l'avouer maintenant : c'était pour ce poisson. Est-il métamorphe ? Est-il un poisson lapin-garou ? Le voit-on en train de devenir autre ? Sinon, est-il une étape transitoire entre le poisson et autre chose dans une évolution darwinienne, tout comme Lucy en est une vers notre humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui ? Je ne le saurai jamais. Mais dans tous les cas, pour moi, ce poisson est compris dans une dynamique plus large. Il est déjà plus qu'un poisson, plus que lui-même. Il est dans un devenir.

Ces deux victimes de la pollution me paraissent alors deux figures véritablement héroïques parmi les autres représentations. Malgré la pollution de leur environnement, elles sont deux symboles de liberté.



Néanmoins, chez Aurélia, les victimes ne sont pas les seules à être des mutant·es. L'oiseau-pieuvre, déjà représenté plus haut, est lui-même une chimère.

Cependant, il ne faut pas oublier que le pouvoir est lui-même en constante mutation. Paradoxe : si le pouvoir interdit tout changement, s'il force les individus à ne jamais se dissocier de la norme, il doit, pour ce faire, être en perpétuel changement. En effet, historiquement, la norme n'est jamais figée et, que ce soit d'un point de vue biologique ou sociologique, beaucoup de « monstres » d'hier sont les normaux d'aujourd'hui.

Le pouvoir essaye de figer le temps ; il est structurellement conservateur. Pourtant, il doit s'adapter aux nouvelles normes afin de les préserver : lui aussi se doit d'être mutant.



Une troisième chimère a attiré notre attention : l'enfant à tête de cervidé. Or, s'il y a un être humain en développement, c'est bien l'enfant. Ici, nous en voyons un. Pas encore adulte, donc avec un vaste champ des possibles, il porte déjà les cicatrices dues à un environnement hostile. Remarquons que le thème de l'enfance est aussi régulièrement abordé dans le travail d'Aurélia. Chez elle, l'enfant est souvent blessé et bridé.

Par exemple, dans cette peinture, les ailes de l'enfant sont attachées au sol. Elle est empêchée de prendre de la hauteur. L'enfant apparaît alors contenu, entravé, sans aucune liberté et moyen de fuir, maintenu dans un état de vulnérabilité.



Dans une autre peinture, c'est un enfant aux yeux blessés, quasi aveugle.

Un être aveugle ne voit pas le danger et ne peut donc le fuir ; il est tout aussi vulnérable que la figure de l'ange maintenu au sol et doit rester à l'abri dans le refuge.



Pourtant, il existe un tableau où l'enfant n'est pas représenté comme une potentielle victime : celui avec une jeune fille peignant des visages grimaçants sur des obus. Sans forcément les rendre moins dangereux, elle les rend grotesques. Or, ce faisant, elle leur retire une part de leur aspect effrayant. Souvenons-nous que c'est bien la peur qui paralyse l'adulte, qui l'enferme dans son refuge, qu'il soit extra ou intracrânien. La jeune fille, avec ses modestes moyens, nous donne alors la possibilité de nous libérer et, finalement, de lutter réellement contre le pouvoir, qu'il soit hors de nous ou en nous.

Les premiers à subir, par exemple les poissons ou les enfants, seraient donc les premiers résistants dans le monde d'Aurélia Gritte ? Dans celui-ci, seuls les animaux, non humains, et les petits humains tentent des stratégies de libération, les humains adultes étant plus occupés à se réfugier dans leur identité calcifiée.

Cependant, je vois quand même une exception à la règle. Mais elle ne figure pas explicitement dans le travail de l'artiste. Néanmoins, elle y est omniprésente. C'est Aurélia elle-même, semblable à cette petite fille peignant des obus. Elle démasque le pouvoir, le rend grotesque en lui fichant des pics sur la tête, nous fait réfléchir en montrant sa véritable nature. Son travail nous donne la possibilité de nous en libérer.

À nous maintenant d'en profiter.

Le travail d'Aurélia est donc d'utilité publique. À travers les thèmes qu'elle aborde, le pouvoir, les refuges et les victimes, elle nous permet de voir le monde tel qu'il est. Elle m'avait avoué ne pas vraiment savoir à quel style elle appartenait. Je la trouve hyperréaliste. Non parce que ses travaux ressemblent à des photographies. Ce n'est pas le but voulu. Mais elle représente, à travers des symboles et des métaphores, notre époque telle qu'elle est : le pouvoir dans tout ce qu'il a de plus grotesque, des personnes bloquées dans leur devenir et des formes de luttes, symboliques ou non, qui existent réellement.

Sera-t-elle d'accord avec moi ? Je ne sais pas. Serez-vous d'accord avec moi ? Ce sera à vous de faire votre propre opinion.

Plus épineux : serai-je d'accord avec moi d'ici quelques mois ? Nous ne regardons jamais deux fois de la même façon une même œuvre. Comme je l'ai écrit dès le début, nos humeurs et nos expériences acquises nous font apparaître d'autres choses et interpréter différemment. En somme, si je vois, dans un futur plus ou moins lointain, exactement la même chose que ce que j'y vois aujourd'hui, cela voudra dire que je ne serai pas devenu autre que la personne qui a rédigé ce texte.

Je dois avouer que cela m'ennuierait.

Albain Le Garroy